

sonores, ont trouvé le temps et le courage de discerner leurs personnalités, de discipliner les mécaniques vocales, d'affiner les sensibilités enfouies sous le cliendent des affectations et des grandiloquences ? Combien de tempéraments entrevus se sont épanouis, demeurés captifs dans leur gangue ? Combien de chevrotements, de registres troués, de musicalités rudimentaires, d'émissions mal cultivées ont compromis, vieilli avant l'âge les plus heureuses dispositions natives, les promesses les plus séduisantes, d'un goût instinctif, les intentions spontanées devenues les esclaves du code imbécile et accablant des procédures criardes ? Il ne nous serait pas difficile de citer des exemples : tant de cantatrices et de chanteurs qui, parvenus à la maturité de leurs moyens expressifs et lyriques, glissent sur la pente fatale où ne vibrent plus leurs instruments fourbus, où leurs cordes ne sonnent plus au diapason de leurs aspirations, cramponnés désormais à leurs visions obstinées et rebelles. Que de carrières brisées en même temps que l'organe et que de retraites prématurées !

Ce sont de tels désastres que Victor Maurel rêva, rêva encore de conjurer. Et sa grande personnalité s'y emploie, là-bas, avec l'espérance, le fléau passé de quitter la petite maison de New-York si vivante et si fleurie d'hommages mérités, de revenir sur la terre natale tant aimée, de mettre au service de l'art de France, à qui il apporta un peu de gloire, une expérience passionnément cultivée. Et ce sera la grande et fraîche joie de sa vie de pouvoir, en ses dernières années, dispenser aux jeunes artistes le commentaire précieux d'un génie dont trente années de lyrisme furent le texte triomphant.

CH. TENROC.

Nous sommes heureux de publier quelques fragments inédits d'un livre qui paraîtra bientôt : AU CANON ET A LA CHANDELLE, sous la signature de Louis Vuillemin. Compositeur plein de talent, écrivain délicat, M. Vuillemin n'est pas inconnu de nos lecteurs. Ils apprécieront ces pages pittoresques et vibrantes inspirées à un artiste sincère par des choses vues depuis près de quatre ans, là-bas.

N. D. L. D.

AU CANON ET A LA CHANDELLE

LA GUERRE EN MUSIQUE

(Fragments)

La musique joue ! Il y a concert. Sur la place, au pied d'un vieil ormeau, on a traîné deux bancs, trois chaises, un escabeau... Et pas trop mal assis, un peu serrés, contents, les musiciens sont prêts à souffler bien ensemble...

La flûte a soudé ses deux bouts de tuyau ; le hautbois, mordillé ainsi qu'il sied, son anche. La clarinette suce son bec de canard. Le cor, un peu enrôlé, — enrôlé comme un cor, — secoue ses tubes afin de chasser la goutte d'eau. Le trombone au long col s'allonge d'impatience. Le baryton barit. Le saxophone, doux mais tout de même un peu faux, languit après un *Si* qui ne soit que *bémol*. Et la basse puissante essaie un saut d'octave auquel elle renonce, d'ailleurs, sans s'obstiner. Le tambour est serré. La grosse caisse, elle, est haute. Et son dompteur tend l'abdomen avec cet air du clown qui dirait à son chien : — Please, my dear ?... Hop !

Les bons poilus ont fait le cercle. Quelques-uns, à vrai dire, s'en sont allés sous bois cueillir la violette... D'autres, à travers champs, cherchent du pissenlit... Il n'importe. Bon nombre d'auditeurs sont là. Debout, sans impatience, ils attendent en fumant que l'aubade commence. Je n'affirmerai pas qu'un désir très vif de lyrisme les anime. Non. Tout ça leur est égal au fond. Pourtant, ils ont un contentement secret de ce qu'on ait dérangé pour eux trente-deux hommes. Ils sont flattés. Et leur attente est sympathique.

Le chef est apparu. C'est un jeune sergent F. F. ! Il « fait fonction ». Il touche de sa baguette le pupitre léger qu'on a mis sous ses yeux, adresse à quelques-uns une recommandation brève. Et délibérément, il lève le bras.

Le silence est complet. Le poilu de la gauche, s'il n'aime que vaguement la musique, est toujours courtois envers les musiciens. Il sait ce qu'il leur doit. Il les a vus cent fois, aux heures meurtrières, parcourir la tranchée, le pas petit et lent, le brancard à l'épaule. Il les a vus, à l'issue des attaques, sauter le parapet pour relever les morts. Il les a vus, la pioche

aux mains, creuser boyaux et parallèles. Il les a vus tomber, eux aussi, comme les autres... Le poilu de la guerre n'a plus de quolibets quand la musique passe.

Et puis, il a — il eut toujours, au fond — une façon de respect pour le talent, même modeste. Or, jouer d'un instrument, en mesure, sur commande, comprendre quelque chose aux signes mystérieux gravés sur le carton, c'est pour le soldat un talent indéniable. C'est une spécialité qui distingue ! Un don qui classe à part l'individu. L'individu, du coup, acquiert quelque prestige. Ainsi le peintre habile pendant trois ans de caserne, à faire des « ressemblances » ou des remises à neuf de lambris ! Ainsi le monologuiste, précieux aux soirées du mess ! Ainsi le chanteur qui « pousse » sa romance à la fin du repas, aux jours de liesse. Ainsi, d'ailleurs, l'équilibriste, le jongleur, l'acrobate ! Ainsi tous ceux enfin, dont le soldat s'écrie pour comble de louange :

— Ah ! mon vieux... Il est bon !

... Les cuivres ont sonné. Ils déclament, à grand renfort d'*allargandos*, une introduction banale mais pompeuse. Des touches plus légères de bois et d'altos, ponctuent les périodes de ce prélude qui promet. Et aux meilleurs endroits, la caisse et les cymbales déferlent et trémolent afin de meubler comme il faut le point d'orgue !...

Et tout à coup, à l'instant où l'auditeur naïf se sentait convaincu par la majesté de l'annonce, le tutti frappe un coup sec. La baguette, dans l'air, dessine deux temps pour rien, et voici que la musique entière, pimpante, légère, clopinant à trois-quatre, se décide pour une *mazurka* ! Passez muscade : le lyrisme faisandé des trente premières mesures le cède à la chorégraphie. Contraste irrésistible. Le musicien — le vrai — par hasard présent se mouche déceimment pour ne pas rire trop fort. Puis, il s'en va...

Les poilus restent, au contraire. Ils écoutent le morceau bastringueur jusqu'à sa dernière reprise. Pan ! C'est fini. Tout le monde est content. Et l'on ne perçoit plus, pendant que dure la pause, que les éclats fréquents du canon — la grosse caisse continue — ou la tenue puissante, pédale interminable, dissonnant en seconde, de deux avions qui jouent, bas, dans le ciel clair.

Parfois — oh ! que ceci est rare ! — le chef, ou sous-chef, ou simple suppléant, n'a point reçu des polkas, marches, pas redoublés, la contamination définitive. Il aime la musique ! Le pauvre, je le plains !... Il en glisse un morceau dans le programme en veillant cependant à ce qu'il ne soit pas long... Et l'on déguste alors quelque tranche lyrique de *Werther*, ou de *Louise*, de *Manon*, de *Sapho*. Après *Valse brillante* !... Avant *Polka variée* !... entre deux inepties, bien encadrée, sandwich !...

L'auditoire, impassible, écoute. Trois poilus applaudissent. La séance continue. Il fait beau. Le ciel est tout vibrant de bruits de guerre. Pourtant, il reste pur. Le soleil descend. Un *Angelus* tinte. Un auto passe en trombe, incitant à la fuite des poules, des pigeons.

Dans un court brouhaha, les poilus se séparent. La « Musique » est finie. Des groupes, en s'en allant, marquent le pas et chantent :

— *On les aura* !...

Refrain final obligatoire de tout concert qui finit bien !

Et ponctuel, mais nasard, un peu enrôlé, comique, le clairon, sur le pont, pique la sonnerie qu'on entend du plus loin :

— « *La Soupe* !... »



Ne soyons pas injustes envers les musiques militaires. Elles ont leur prix, leur charme, leur fonction. Elles sont innocentes du crime de lèse-art. Il n'incombe, en réalité, qu'aux chefs, les mauvais chefs. Parfois aussi aux chefs des mauvais chefs : les colonels !

Avez-vous remarqué le point où un colonel — quand, par hasard, il aime la musique — a de l'influence sur le programme exécuté ? On joue du « *Saint-Saëns* » pour faire plaisir au colonel ! On joue du « *Massenet* » pour faire plaisir à la femme du colonel ! On joue autre chose, enfin, que cette collection d'inepties grossières, brutales ou pompeuses, d'autant plus chères aux chefs, aux mauvais chefs, de nos orchestres militaires, qu'ils en sont souvent les auteurs !

Pardieu ! Je ne prétends point que les éléments sonores propres à ces groupements favorisent l'exécution d'une œuvre symphonique. Ils n'en fournissent au contraire — et proportionnellement — à l'habileté du transcritteur qu'un simple équivalent. Ils en modifient l'expression, les timbres, le caractère. Qu'importe ! L'instrumentation d'une œuvre transcrite — quand elle est réussie — suffit à faire vivre cette œuvre et surtout à la répandre. C'est beaucoup déjà. C'est mieux assurément que de perpétuer en musique le mauvais goût et la sottise, en enfonçant à coups de rythme, dans les oreilles des auditeurs, les motifs bêtes, inconsistants et laids de quelque contre-danse harmonisée à la machine et composée par un ménestrier...

Dès lors, il y aurait profit à ce que les chefs, les bons chefs, fissent de façon moins exceptionnelle deux parts dans leurs programmes. L'une, composée de morceaux allègres, simples et gais, destinés à séduire dès le premier abord. — Rien n'interdit de les choisir musicaux et bien faits, écrits par des musiciens « légers », soit, mais enfin par des musiciens tout de même ! — L'autre réservée à de plus véritables œuvres. Ici trouveraient place, triées selon la possibilité d'exécution, nombre de pages signées par des compositeurs de race. Je

demande que ce ne soit la charmante *Mireille* que de temps en temps, et que de temps en temps aussi le glorieux *Faust* ! Et que ce soient surtout — citant dans un esprit d'éclectisme et sans degrés de préférence — des fragments appropriés de nos Berlioz, Franck, Bizet, d'Indy, Erlanger, Charpentier, Xavier Leroux, Paul Dukas, Ravel, Florent Schmitt. D'autres encore.

J'ai vu des soldats ignorant du solfège applaudir des musiques de ces musiciens-là ! L'un — un paysan — dirigeait sa charrue en sifflant le prélude de l'*Attaque du Moulin* ! L'autre — un maréchal ferrant — ponctuait de son marteau sur le fer et la corne le thème de Toinette, du *Chemineau* ! Exemples exceptionnels ? C'est possible. Ils sont typiques, en tous cas. J'en pourrais citer davantage. Le poilu est acquis à *Louise* et *Manon* ! *Carmen* et l'*Arlésienne* l'enchantent ! *Werther* l'émeut. Il y a poilus et poilus ? Justement.

Qu'on aime ou n'aime pas telles ou telles de ces musiques, on ne leur refusera point de s'apparenter plus étroitement à l'Art qu'une *Valse lente* ou une *Polka*. Elles sont favorables au goût, le cultivent, l'améliorent. Elles plaident la cause musicale, enseignent à la foule des noms glorieux de chez nous, opposent la sérénité bienfaisante de l'œuvre à l'insolente spéculation de la *Mazurka* commerciale. Et même tirées en « sanguines » par des cuivres un peu durs, elles vaudront mieux que le chromo dont sont si friands nos pitous !...

Il y aurait utopie à vouloir donner du goût à tout le monde. Il y a faute à méconnaître la part de gens qui ont du goût, à ne point ravitailler la part de gens qui n'en ont que peu, à n'en pas doter, enfin, les gens capables d'en avoir.

Cette faute — moralement appréciable — le mauvais chef la commet. Elle a deux causes solidaires : la paresse et l'ignorance. Le mauvais chef ignore toujours ce que son prédécesseur ignora. Le mauvais chef n'aime jamais ce qu'il aurait besoin d'apprendre. Et si le mauvais chef se plaît à des programmes de bastringue, c'est qu'il bat deux temps sans effort, l'un en l'air et l'autre en bas.

Bannissons des musiques militaires ce métronome avec galons, cet adjudant de l'astiquage, épris surtout de Brillant belge sur les bugles et les pistons ! Qu'un bon musicien lui succède, jeune, intelligent, studieux, ardent à rallier dans le public — avec lequel il est en si fréquent contact — des suffrages à la Musique. Et souhaitons, par-dessus tout, qu'aucun colonel ne paralyse une si belle tâche, en mettant d'office au programme *Viens Poupoule* !

* * *

— Pour défilé !... Numéro 5 !

Toute seule, la grosse caisse a frappé les trois coups ! Le pas se rectifie, tenant lieu de mesure. L'Allegro militaire éclate, rutilant.

Oui, je sais, c'est très drôle ! Les petites flûtes, volubiles, vrilles en *ré bémol*, se livrent à des galipettes aiguës ! Gavroches, les pistons font le double coup de langue. Les altos poussifs, faiblards, calamiteux, retardent sur le tout pour cause de syncope ! Les trombones s'esclaffent ! Ils chargent dans la masse, la séparent, l'écrasent en cinq ou six foulées qu'on dirait d'éléphants ! Prolixe, indépendant, lyrique, le baryton dévide un contre-cant sans fin. Et la meute des basses — voire des contrebasses — varie son aboiement toutes les deux mesures ! Par tous les temps, le « gros-caissier » rosse son meuble ! Le cymbalier attise son conflit de chaudrons !...

C'est très drôle, vous dis-je ! Impayable ! Tordant ! Eh ! bien, je ne ris pas. Non ! Et je n'en ai pas honte. Ce *Boum* !... *Zim* !... *Tra-la-la-la-boum*, clinquant, pompier, toquard, ne m'est pas odieux. Il ne me déplaît point. Il est sans afféterie, sans vices, sans détours. Il ne revêt pas d'apparences mielleuses pour tromper le naïf et mieux l'intoxiquer. Franchement, gaillardement, il remplit son office. Il ne fait pas vomir : il fait marcher.

Lance ta fanfare, *Sambre-et-Meuse*, sur le trépignement irrésistible des tambours ! Les accords très savants sont absents de ton édifice... Et tu n'en souffres pas ! Tu as l'accent, le rythme, la vaillance. Des motifs clairs, impérieux, point grossiers. Des harmonies propres, solides, bien nouées. Une instrumentation réussie entre toutes. Et puis, tu as — tu as surtout — c'est épatant ! ces répliques de clairons fameuses ! Elles déclament, se taisent, accompagnent font le chant ! Elles placent à tous coups leurs quatre sons immuables ! Elles soulignent en rouge le *ré-si-ré-fa-ré* ! Et même, elles en ratent les notes de passage !...

Sambre-et-Meuse ! Tu n'es pas une fille du grand Art. Et tu n'y prétends guère. Mais tu n'en vaux pas moins, en passant, un hommage. La Marche militaire vit et t'entière en toi, moins comblée de musique que par Schubert, peut-être, mais plus empaillée, plus crâne, plus Française !

Toi, *Marche Lorraine*, j'aime, dans la tiédeur d'un matin de printemps, ton charme allègre, ton accorte cadence, ta verve riieuse, allante et saine comme de la jeunesse qui passerait ; et ta vieille *chanson*, espièglement conteuse, aimable et gaillarde, tendre et mâle à la fois.

Sans doute, j'entends bien ! Le soleil met du feu aux pavillons des cuivres ! Un nuage de poussière drapè les musiciens ! Derrière eux caracole quelque bel officier qui salue de l'épée quand les chapeaux se lèvent ! Derrière encore, au sein des hommes qui défilent, tête droite, casque haut, émerge d'un bouquet d'épines fulgurantes la Fleur aux trois nuances. Les pétales sont lourds car la tige se penche. Elle embaume, je le sais, d'une senteur puissante ; elle enivre, elle charme, elle leurre tout autour. Elle majore l'ambiance. Elle rayonne en beauté.

C'est vrai ! Le décor est somptueux ! il aide à la musique. Et après ? Nous ne sommes pas ici dans la demi-lumière de la salle Pleyel, auditeurs extasiés d'un *Andante* de rêve. Nous sommes aux champs, dehors, en plein air, au soleil ! Des hommes, des soldats venus se reposer de labeurs tragiques, sont en train d'oublier dans un instant de gloire la misère des jours et l'horreur des nuits. Nous sommes à la guerre ! C'est du théâtre en somme !... Et cette part d'éclat que le décor concède, la musique la rend à son tour au décor.

Vous, trompettes des phalanges équestres, j'aime vos impétueuses stridences, votre bavardage féminin. Mais, j'aime surtout, quand le soir tombe, dans la paix du cantonnement de guerre, votre aubade, sur la place étroite, rocailleuse, auprès de la fontaine au murmure menu. J'aime la douce et comme amoureuse sonorité de votre *Valse Alsacienne* ! Et les courbes en demi-teinte de votre *Réverie* où les basses posent des taches que les altos étendent à l'estompe ! J'aime votre *Pastorale* naïve, riche de clartés fauves dans le sous-bois doré, et votre *Évocation* si pure, si païenne que la lune à la fin se lève et nimbe d'un rayon la vieille statue de pierre où du lierre enlacé frissonne doucement...

Et vous, sonnez les Hymnes ! Salut, *Chant du Départ* ! Salut, la *Marseillaise* ! Vous êtes des musiques d'extraordinaire essence. On ne vous discute point. On frissonne, on s'incline, pour ce que vous portez de grandeur, d'histoire, car des âges passés vous habitent, vivants. — Poèmes, chants, tableaux, bas-reliefs, vous immortalisez la chaîne des étapes où du sang consenti à créé de la gloire, où de la liberté a rajeuni le monde, où des hommes ont donné leur vie pour un mot. On ne vous apprend pas, chants sublimes : on vous sait !

Chant du Départ, vibrant, joyeux, stoïque, il faut être parti pour l'avoir bien chanté ! Et pour te bien chanter, il faut s'être battu. *La Marseillaise* ! Le tonnerre des canons s'est tu, par respect. Tu te dresses, tu roules, tu brises, tu déferles ! tu submerges les digues et noies les parapets ! Car la vague, c'est toi : les bataillons ailés ne sont plus que des strophes !...

N'es-tu pas un peu un hymne, toi aussi, ma bonne et saine et franche *Chanson de route* ? Un hymne à la Nature, au printemps, au foyer ? Un hymne à la tendresse, à l'amour, à la vie ? Que tu as donc d'attraits dans ta simplicité rurale, plébéienne ! de poésie et de réalisme ! d'impertinence et de sentiment ! Que tu portes bien, la *Chanson* ! Que tu vis ! Que tu chantes ! Que tu es « de chez nous » !

... Le détachement allait, contraint, rangs en zig-zags. Les hommes, un peu voûtés, col ouvert, tempes moites, cheminaient pesamment. On rentre, c'est vrai, mais il fait grand chaud ! Et sur l'étroit chemin de halage, tout herbeux, le détachement s'étire, s'allonge, se cabosse au gré des flaques d'ombre où se courbent les joncs.

Soudain, une voix chaude et jeune se fait entendre. C'est mieux qu'un commandement ; c'est un chant. Le pas se raffermir, docile à la cadence. Les jarrets ne ploient plus. Les échines se cambrent. Et la demi-lassitude de tout à l'heure cesse de déhancher la colonne.

Au refrain ! Vingt voix l'entonnent à présent.

« Jeannette, ma payse, *Lou-la*,
« Jeannette, ma payse... »

Chœur sonore et riche d'harmonies implicites. Chant total et qui n'a nul besoin d'accords ! L'accompagnement existe, mais il est idéal. Il n'a que faire du contre-point. Écoutez-le. Entendez bien. C'est d'abord le rythme des semelles sur le sol, avec l'appel du pied martelant le temps fort. C'est un frisson d'herbages sous la risée qui passe. C'est une « rentrée » d'oiseaux, tout à coup, dans un saule, et parfois, le craquement de brindilles écrasées, castagnettes mignonnes et point inopportunes. Bruits isolés, ils ont autour de la chanson pris une valeur exacte. Ils l'enlacent. Ils la drapent. Ils l'accompagnent.

Et la chanson n'est plus une chanson seulement. Voici qu'elle est Jeannette elle-même ! Jeannette, — je la vois — le long du ruisseau, alerte, souple, savoureuse ! Jeannette, les hanches libres dans la jupe un peu lourde et flottante, le teint frais, l'œil mutin avec au fond de sa prunelle claire, de la droiture et de la tendresse !

Jeannette, la paysanne vaillante. Celle qui a pris en mains la bêche, vous savez, pendant que le père, et les frères, et le promis aussi, ne retournaient la terre qu'au front, contre les Boches !

Jeannette qui sait mener à l'abreuvoir les bêtes et rentrer dans la grange les fenaisons séchées ; s'asseoir crânement au dos du vieux cheval et mener jusqu'aux champs le soc et le her soir ! Jeannette qui sait aussi pousser droit le sillon, jeter à pleines mains la graine autour d'elle, manier la faux, tondre les bêtes et demeurer penchée tout un jour vers la terre !

Jeannette à laquelle le pays doit son blé cette année !... Jeannette la belle, la forte, la vaillante ! Jeannette qui peine, souffre, rit... Jeannette qui aime, espère, attend !

Passé, Jeannette, dans la campagne ensoleillée du front où sont au repos, peut-être, ton frère et ton fiancé. Que sonne de ton nom la tranquille douceur du soir pastoral ! Laisse aux branches des haies un peu de ton jupon. Mêlé ton souffle pur à l'haleine des menthes. Passe chanson ! Nous t'écoutons ravis, graves, un peu émus. Nous t'aimons, poésie, beauté naïve, Musique ! Et les gars qui te chantent se battront mieux demain, pour t'avoir eue ce soir, brin de France, à leurs lèvres...

Et puis, marches, fanfares, hymnes, refrains, chansons, seriez-vous dénués du plus mince mérite, des floufous, des rengaines, périmés, insipides, je crois qu'on vous aimerait quand même par ici. Car tels que vous êtes, vous êtes avec nous. Nos couplets, nos chants, nos âmes qui s'écourent. Nos *intermezzos*. Notre musique, au front. On vous aimerait, dis-je, pour ce que vous donnez de constance au vaillant, de courage au timide, d'oubli au douloureux et de rêve au poète. Pour ce que vous savez redire, le lendemain, des joies ou des souffrances qu'on a connues la veille. Pour ce qui sonne en vous de décor, de parfum, verdure d'un paysage, senteur d'un lilas rose, pleurs, rires, émois, gaieté. En guerre, vous êtes beaux de nous donner la paix. En paix, vous serez beaux d'être venus en guerre... Musiques, on vous aime bien ! Et seul vous profanera d'un sourire de dédain, celui qui ne vous doit nulle reconnaissance. Il ne vous connaît point. Il n'a point voyagé là-même où vous rénez, parés de grâces neuves. Vous n'êtes pas du boulevard, chants ! Vous êtes villageois. Vous êtes un peu de terre, à deux-quatre, en mesure ! De la terre du pays.

Musiques, claires musiques, je plains le musicien qui vous ayant connues, ne vous a pas chéries, vraiment, passionnément, de tout son goût d'artiste, de tout son cœur d'homme, de sa foi, son instinct, sa fierté de Français !

Louis VUILLEMIN.

